
NOTE SUR YAHIA AGHA

(Suite. Voir le n° 103.)

Nous allons maintenant laisser le bassin du Sebaou, pour nous occuper de celui de l'Oued Sahel, où une insurrection éclate à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Shaler nous apprend dans son *Esquisse de l'État d'Alger*, que la nouvelle s'est répandue dans cette ville, le 21 octobre 1823, que les kabyles des environs de Bougie s'étaient révoltés, que plusieurs personnes avaient été tuées de part et d'autre et qu'un mufti hanefi avait été fait prisonnier.

La lettre ci-après, écrite par Yahia Agha aux marabouts d'Imoula, se rapporte évidemment aux mêmes faits :

« Que Dieu conserve dans sa bonté et sa générosité les personnes de nos deux fils, les deux nobles et les deux excellents Sid el-Hadj Mohamed ben Sid el-Hadj el-Arbi et Sid Mohamed ben el-Mouhoub.— Puisse Dieu par sa bonté les combler de grâces! Amen.— Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

« J'ai entendu dire que les kabyles qui avoisinent Bougie avaient enveloppé les habitants de cette ville, qu'il y avait eu un combat dans lequel le khodja avait été enlevé par les kabyles à titre de représailles, qu'on avait tiré sur le caïd au marché et qu'enfin tout ce qui appartenait aux habitants de Bougie avait été mis au pillage.

« Voilà la nouvelle qui m'est parvenue ; si elle est exacte, je vous charge de cette affaire. Faites comme vous le jugerez

« convenable jusqu'à ce que j'avise à un moyen où que je me
 « rende moi-même sur les lieux pour cette affaire, Dieu accom-
 « plira l'œuvre décrétée dans ses destins.

« Donnez-nous à ce sujet des renseignements certains et sans
 « aucun retard.

« Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et
 « sa bénédiction.

« Ecrit de la part de l'honorable, du très-illustre Sid Yahia
 « Agha, que Dieu le fortifie par sa bonté. »

Depuis le traité conclu avec lord Exmouth le 28 août 1816, les Turcs ne pouvaient plus avoir d'esclaves chrétiens pour leurs travaux publics, aussi profitaient-ils de toutes les occasions qui se présentaient à eux pour remplir leurs bagnes. En apprenant la révolte des tribus de Bougie, Hassen pacha donna l'ordre d'arrêter et de jeter en prison tous les Kabyles de cette région, employés dans les villes soit comme journaliers, soit comme domestiques. Les domestiques des Consuls ne furent pas exemptés de cette mesure ; la maison de campagne du Consul d'Angleterre fut même violée pour des perquisitions et il en résulta des complications diplomatiques qui amenèrent une rupture entre l'Angleterre et la régence d'Alger.

Une flotte anglaise commandée par l'amiral Neale, apparut devant Alger le 31 janvier 1824 et elle opéra le blocus de ce port jusqu'au 26 juillet de la même année, date à laquelle un nouveau traité de paix fut conclu.

Pendant ce blocus, cent soixante soldats turcs venus de Constantinople à destination d'Alger, durent prendre terre à Bougie et le caïd de cette ville se trouva fort embarrassé pour les faire arriver à destination, les tribus de l'Oued Sahel se trouvant, comme nous venons de le dire, en état de révolte. Il était cependant urgent de les faire arriver, Alger se trouvant menacé d'une attaque.

On eut encore recours au chaouch de Yahia Agha, Mohamed ben Kanoun, qui s'était déjà tiré à son honneur de plusieurs négociations avec les Kabyles. Il est bon de dire que la famille des Ben Kanoun était kabyle ; elle était originaire du village d'Abizar, tribu des Beni Djennad, et bien qu'elle eût ses pro-

priétés dans les Issers, elle avait conservé des attaches dans son pays d'origine.

Mohamed ben Kanoun se rendit chez El-Hadj el-Mouloud, marabout des Beni Idjeur, dont la parole était très-écoutée par les Kabyles de cette région, et qui le reçut fort bien. El-Hadj el-Mouloud le mit en relation avec les principaux personnages de l'Oued Sahel, qu'il eut soin de combler de présents; ceux-ci promirent leur concours et accompagnèrent le chaouch jusqu'à Bougie. La difficulté était de trouver des bêtes de somme pour les soldats. Le caïd de Bougie se rendit sur le marché du Khemis, qui se tient à peu de distance de la ville et il demanda des mulets aux gens des Mezzaïa et des Beni Messaoud. Ceux-ci promirent d'abord d'en fournir, mais le caïd s'étant rendu chez eux pour amener ces animaux, il arriva qu'on ne put s'entendre pour le tour de corvée; la discussion s'échauffa à tel point qu'on finit par chasser le caïd à coups de fusil. Celui-ci reçut une blessure dans le conflit et rentra précipitamment à Bougie.

Dans cette position embarrassante, le chaouch pensa à mettre en œuvre un levier qui est toujours puissant chez les Kabyles, la rivalité des sofs. Toutes les tribus du bas Sahel obéissaient à l'influence d'Ou Rabah alors en état de révolte, mais ce dernier avait un rival, qui était un nommé Abd es-Slam des Fenaïa, son ennemi juré. Il suffisait qu'Ou Rabah fut mal avec les Turcs pour qu'Abd es-Slam cherchât à les servir, espérant ainsi augmenter son influence et arriver à obtenir un commandement. Dès que le chaouch lui eût fait part de ce qu'il désirait de lui, Abd es-Slam s'empressa de faire appel aux gens de son sof, aux Fenaïa, aux Zerarka et aux Beni Ourlis; ceux-ci amenèrent des mulets sur lesquels on fit monter les soldats. Abd es-Slam à la tête de ses partisans escorta le détachement jusqu'au col d'Ak-fadou, où il arriva sans encombre. Là, El-Hadj el-Mouloud lui donna une nouvelle escorte jusqu'à Mekla et il lui fut alors facile de gagner Alger.

Ce détachement était à peine arrivé, qu'on apprit qu'une autre troupe de soldats turcs, qui avait également été forcée de débarquer dans le beylik de Constantine, avait été arrêtée aux Portes de Fer par les Beni Abbès, sous prétexte que le bey de Constantine

n'avait pas payé la redevance de cinq cents moutons qu'il avait coutume de donner et moyennant laquelle ils laissaient libre ce dangereux défilé.

Yahia agha envoya encore une fois son chaouch pour sortir les soldats turcs de ce mauvais pas. Mohamed ben Kanoun se mit en route en passant par le Hamza ; il prit avec lui le goum des Oulad Bellil, commandé par Mançour et Ali ben Reguieg et il se rendit dans le pays de l'Ouennour'a où le sof Kelal Oudenou (1) et les gens des Mzita étaient restés soumis aux Turcs. Les tribus soumises fournirent des contingents qui furent établis en face des postes des Beni Abbès ; puis, à la faveur de la nuit, Ben Kanoun se mit secrètement en route et il franchit le défilé sans avoir été aperçu par les Beni Abbès. A la pointe du jour, il se trouva dans l'Oued Mar'ir où le pays est d'un accès assez facile et où il n'avait plus rien à craindre ; il s'arrêta alors pour faire reposer son monde et lui permettre de prendre un peu de nourriture.

Dès que les Beni Abbès aperçurent le camp turc dans le lit de la rivière, ils prirent les armes et coururent l'attaquer. Après un combat assez vif dans lequel quelques hommes furent tués de part et d'autre, les Beni Abbès abandonnèrent la partie et ben Kanoun put arriver sans autre obstacle à Alger, où il reçut les félicitations qu'il méritait.

A la suite de cette révolte, Hossein Pacha donna l'ordre d'arrêter tous les individus des Beni Abbès qu'on trouverait dans les villes et de les mettre en prison.

Les faits que nous venons de raconter se sont passés à la fin de 1823 et ce n'est qu'au mois d'août 1824 que Yahia agha sortit avec une colonne pour châtier les Beni Abbès. Ce retard vient

(1) Tout le pays de l'Ouennour'a est divisé en deux sofs ennemis appelés l'un sof Kehal Oudenou (le parti à l'oreille noire), l'autre sof Biod Oudenou (le parti à l'oreille blanche). Le premier comprend les tribus ou fractions des Beni Aougag, Fedela, Harraza, Oulad Tchehich, Oulad Trif, Oulad Dan, El-Araf, Oulad Djellal, Oulad Ali, Beni-Mansour ; le deuxième comprend les Selatna, les Kherabcha, les Beni Ilman, les Oulad Msellem, les Beni Intassen, les Ksenna, les Ksar et les Sebkha.

sans doute de ce que le pacha avait voulu conserver toutes ses forces auprès de lui, pour résister au besoin à une attaque des Anglais ; l'arrangement conclu le 26 juillet 1824 avec l'amiral Neale, lui rendit sa liberté d'action.

Dans l'intervalle, les Beni Abbès avaient encore soulevé contre eux de nouveaux griefs. Au printemps de 1824, la garnison de Bougie ayant dû être relevée, le chaouch Ben Kanoun escorta le détachement de janissaires, avec les goums des Arib et des Oulad Bellil. On arriva à Bougie sans être inquiété, mais il n'en fut pas de même quand on revint avec la garnison relevée. Ben Kanoun ayant voulu camper à Tamata, sur la rive gauche de l'Oued Sahel, en face des Beni Abbès, les Kabyles de la fraction des Bou Djelil vinrent l'attaquer et il dut poursuivre sa route jusqu'aux Cheurfa. Le lendemain matin, le chaouch ayant grossi son goum de tous les cavaliers des environs tomba sur les Bou Djelil, les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à leurs villages ; là, il dut s'arrêter, car les Beni Abbès accouraient de tous côtés et la partie devenait inégale. Ben Kanoun rentra à son camp de Cheurfa et il repartit le lendemain dans la direction d'Alger.

C'est probablement à cette affaire que doit se rapporter la lettre sans date ci-après :

« Louange à Dieu, etc.

« Que le Très-Haut conserve par sa bonté et sa grâce la per-
 « sonne de l'honorable, du très-illustre, du très-pur, de notre
 « excellent ami Sid Mohamed, maître du Col (il s'agit du Col
 « d'Akfadou). — Que Dieu le protège, Amen ! — Que le salut
 « soit sur lui ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédic-
 « tions.

« Ensuite, nous avons reçu votre lettre et nous l'avons lue
 « depuis le commencement jusqu'à la fin ; nous avons compris
 « tout ce qu'elle renferme dans les détails et dans l'ensemble.

« Vous nous dites de vous faire renouveler votre titre de nomi-
 « nation par notre seigneur le Pacha. — Que Dieu le fortifie et
 « l'assiste, amen. — Nous l'avons fait et nous vous l'envoyons
 « par le porteur de notre missive.

« Nous vous dirons que nous avons entendu parler du combat

« qui a eu lieu entre la colonne et les Kabyles, mais nous ne
 « savons rien de certain à ce sujet. Nous vous prions de nous
 « rendre compte de cette affaire et de nous dire comment elle
 « s'est passée, sans y rien ajouter, ni retrancher. Assurez-vous
 « des faits et prenez des renseignements précis sur la manière
 « dont cela est arrivé, vous nous en donnerez connaissance.

« Vous ne nous dites rien dans votre lettre à ce sujet, ne
 « manquez pas de nous donner des renseignements exacts sur
 « cette affaire, en nous indiquant combien il y a eu de morts
 « des deux côtés. Salut.

« Ecrit de la part de l'honorable Sidi Yahia Agha. Que Dieu
 « le protège. Amen. »

Quelque temps après, Mançour et Bellili à la tête de goums
 considérables, alla se cacha la nuit à Tamart Ali, puis, le matin,
 lorsque les troupeaux des Beni Abbès furent sortis, il les enve-
 loppa avec ses cavaliers et ramena un nombre considérable de
 moutons et de chèvres.

La lettre ci-après de Yahia Agha doit se rapporter encore à
 un acte d'insoumission commis à la même époque, par une
 tribu du sof biod Oudenou de l'Ouennour'a.

« Louange à Dieu, etc.

« A toute la tribu des Beni Yala (après les compliments d'u-
 « sage). Nous avons entendu dire que les Oulad Msellem, une
 « fraction de l'Ouennour'a, vous avaient brûlé de la paille et
 « que par ce fait ils avaient humilié votre amour-propre. Nous
 « vous dirons que nous considérons cette affaire de la même
 « manière que si l'incendie avait été commis à notre préjudice.
 « Si Dieu me prête vie et si je reste en pouvoir, je me charge
 « de leur donner une leçon comme ils n'en ont jamais reçu
 « jusqu'à ce jour. Notre pouvoir sur eux est très-grand et je
 « les détruirai par la puissance et la force de Dieu. Quant à
 « vous, vous ne perdrez rien et je vous ferai donner une in-
 « demnité pour le dommage subi, s'il plaît à Dieu.

« Je vous recommande de ne pas prêter l'oreille aux propos
 « des perturbateurs ; si cette affaire vous est arrivée, c'est parce
 « vous êtes soumis et que les gens vous en veulent à cause de
 « cela et vous envient. Envoyez-nous quelqu'un des vôtres qui

« nous rendra compte de cette affaire ou bien écrivez-nous,
 « nous vous ferons rendre justice. Restez chez vous, ne faites
 « du mal à personne et tout ira bien, car nous ne changerons
 « rien aux conventions qui ont été arrêtées entre nous.

« Écrit par ordre de Sid Yahia Agha. »

Au mois d'août 1824, Yahia Agha marcha sur les Beni Abbès avec une colonne composée de 1000 soldats turcs et d'environ 8000 cavaliers arabes ; il alla camper à Tamata en face des Beni Abbès.

Il écrivit alors aux gens de cette tribu pour les inviter à se soumettre, mais la fraction des Bou Djelil consentit seule à traiter avec les Turcs et à payer l'amende de guerre.

Yahia se décida à marcher sur les fractions récalcitrantes ; il dirigea son attaque sur la fraction d'Ir'il Ali et il enleva successivement tous les villages qui la composent, jusqu'à celui de Tazaïrt ; les Oulad Mhamed ou Moussa, les Oulad Halaça, les Oulad Talabour, Taourirt, Tensaout, Tanefsa, les Oulad Saïda, Guendouz, furent successivement incendiés et livrés au pillage. Les Beni Abbès perdirent beaucoup de monde dans cette affaire, les Turcs leur firent 80 prisonniers.

La tribu demanda l'aman et accepta toutes les conditions qui lui furent imposées ; elle livra des otages choisis parmi les notables et elle paya une amende considérable en argent et en troupeaux. Les otages furent envoyés immédiatement à Alger.

Le Tachrifat raconte en ces termes cette partie de l'expédition : « L'Agha étant sorti pour combattre les Kabyles
 « de la tribu des Beni Abbès, les attaqua le 20 hidja 1239 (16
 « août 1824), leur brûla douze villages, coupa sept têtes et fit
 « seize prisonniers qui furent conduits à Alger et employés aux
 « travaux des carrières de pierres sises hors Bab el-Oued. »

Ce châtement infligé aux Beni Abbès donna à réfléchir aux tribus de l'Oued Sahel qui avaient fait cause commune avec eux ; les Beni Mellikeuch, les Illoula, les Beni Our'lis, les Beni Abd el-Djebar, les Fenaïa, les gens de Tamzalt firent leur soumission à Yahia Agha.

De l'Oued Sahel, Yahia Agha se rendit dans l'Ouennour'a pour punir les tribus du Sof Biod Oudenou qui avaient pris part à la

révolte. Ces tribus se soumirent sans résistance et l'Agha y séjourna quelque temps pour faire payer les amendes et pour préparer un coup de main qu'il méditait contre les Mezzaïa et les Beni Messaoud, pour les punir de leur conduite à l'égard du caïd de Bougie. Il s'entendit pour cela avec Ou Rabah, qui cherchait à se faire pardonner sa défection. Ce dernier eut une entrevue secrète avec le *š*chaouch ben Kanoun et il promit de guider la colonne que les Kabyles croyaient rentrée à Alger, parce qu'ils ne la voyaient plus dans l'Oued Sahel.

Yahia descendit un jour par les Portes de Fer avec sa colonne et vint camper dans l'après-midi près des Beni Mançour, puis, prenant avec lui la partie la plus mobile de ses troupes, les fantassins étant montés sur des mulets, il se mit immédiatement en route, parcourut d'une seule traite la distance de 90 kilomètres qui sépare ce point de Bougie et tomba subitement sur les Mezzaïa et les Beni Messaoud qu'il enveloppa de tous les côtés. Il brûla tous leurs villages, tua beaucoup de monde et fit un butin considérable; il alla ensuite camper près de Bougie. Ces tribus demandèrent à se soumettre et payèrent l'amende. Ou Rabah fut nommé chef des tribus du bassin inférieur de l'Oued Sahel.

Le Tachrifat parle de l'expédition contre les Mezzaïa en ces termes : « Yahia Agha est allé châtier les Kabyles des environs
« de la ville de Bougie ; il leur a brûlé trente villages, a coupé
« six têtes et a fait 27 prisonniers qui ont été conduits à Alger et
« employés à casser des pierres dans les carrières sises hors
« Bab el-Oued ; trente femmes furent également liées et placées
« dans la maison Chikh el-Blad. Hassan Pacha daigna ensuite
« accepter la soumission qui fut faite et fit mettre les prisonniers
« en liberté.

« 21 redjeb 1240 (11 mars 1825). »

Cette date doit être celle de la mise en liberté des prisonniers.

Yahia profita de son séjour à Bougie pour faire réparer les nombreuses brèches qui existaient au mur d'enceinte, afin de mettre la ville à l'abri des incursions des Kabyles, il rentra à Alger à la fin du mois de septembre 1824.

Shaler, que nous avons plusieurs fois cité, dit à la date du 25 septembre 1824 (1) : « Le consul à rendu visite a son ami l'agha
« pour le complimenter de son retour à la suite d'une campagne
« heureuse contre les Cabilé. Il lui a fait présent d'une petite
« charrue de nouvelle invention, qui a paru lui faire beaucoup
« de plaisir. »

Le résultat de l'expédition de Yahia Agha contre les Mezzaïa et les Beni Messaoud a été diversement apprécié ; ainsi, dans son histoire de Bougie, M. Féraud dit à la page 236 : « Moins heureux chez les Mezzaïa, l'officier turc fut repoussé avec pertes en
« attaquant la fraction de Madala » Il est possible que Yahia ait échoué dans l'attaque d'une fraction, mais il paraît bien établi que le résultat du coup de main opéré sur les tribus de Bougie a, tout compte fait, été heureux pour les armes turques.

Il est certain que ces tribus ne profitèrent pas longtemps de la leçon qu'elles avaient reçue, car on lit dans Shaler, à la date du 24 octobre 1824 : « Le même jour on a reçu la nouvelle de
« nouveaux différens entre la Régence et les Cabilé de Bougie.
« Les Cabilé ont attaqué, pillé et tué le caïd de cette province.
« vince. »

Le gouvernement d'Alger tirait ordinairement la presque totalité de ses bois, pour les constructions de la marine, des forêts des environs de Bougie (1) ; mais, dans les derniers temps de la Régence, l'exploitation de ces forêts avait été à peu près abandonnée, soit par l'incurie des personnes qui en étaient char-

(1) Dans la traduction de *l'Esquisse de l'État d'Alger*, que nous avons eue entre les mains, c'est la date du 25 novembre qui est portée, mais il y a évidemment là une erreur ; en effet, dans cette partie de l'ouvrage, les faits sont rapportés dans l'ordre chronologique et on y trouve le mois de novembre entre le mois d'août et le mois de septembre. A la date du 5 octobre on voit le consul d'Amérique recevoir de l'agha un très-beau cheval en présent, ce dernier était donc déjà rentré à Alger à cette date.

(1) Voir dans les nos 71 et 73 de la *Revue africaine*, l'étude intitulée : *Exploitation des forêts de la Karasta, dans la Kabylie orientale*, par M. C. Féraud.



gées, soit à cause de la difficulté de faire parvenir les bois à Alger, ce port étant assez fréquemment bloqué par les croisières européennes.

Pour remédier à cette situation, qui était très-préjudiciable à la marine algérienne, Hossein Pacha songea à utiliser les beaux massifs de chêne zens qui entourent le sommet du Tamgout des Beni Djennad ; il écrivit dans ce but la lettre suivante aux gens de cette tribu :

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mo-
« hamed.

« Que Dieu très-haut conserve l'honorable Boudjema ou Kassi
« et Amara ou Brahim ainsi que tous les cheiks, nos fils, les ma-
« rabouts et tous les gens de la Djemâa des Beni Djennad grands
« et petits. — Que le salut soit sur vous !

« Aujourd'hui, ô nos fils, nous désirons que vous vous occu-
« piez avec nous de la coupe des bois que nous avons besoin de
« prendre chez vous. Chaque pièce de bois sera payée son prix.
« Vous nous prêterez ainsi votre concours pour la guerre sainte.
« Dieu très-haut viendra à notre aide. Quand aux haches, pelles
« et autres outils qui vous seront nécessaires pour ce travail,
« vous n'aurez qu'à nous faire connaître ce qu'il vous faudra,
« nous vous l'enverrons. Que Dieu vous rende inébranlables
« ainsi que nous, dans nos affaires et dans les vôtres ; vous
« serez récompensés pour la guerre sainte et vous en retirerez
« des avantages.

« Celui qui voudra labourer dans la plaine pourra labourer.
« Nous vous donnons la sécurité de Dieu et de son prophète, et
« il ne vous arrivera aucun mal.

« Envoyez-nous deux notables de la Djemâa et des chikhs in-
« telligents, nous nous entretiendrons avec eux au sujet des
« dimensions (des bois) et autres choses.

« Ecrit de la part de notre maître, de notre bienfaiteur, de
« notre seigneur Hossein Pacha. Que Dieu le protège! Amen. »

Malgré les avantages que leur promettait cette lettre du Pacha, les Beni Djennad répondirent par un refus catégorique.

Il s'engagea alors une correspondance toute théologique pour les décider, par la persuasion, à accéder aux désirs du gou-

vernement turc. Nous donnons ci-après deux échantillons de cette correspondance assez curieuse en ce sens qu'elle montre combien les autorités turques s'étaient départies, en cette circonstance, de leur morgue habituelle.

« Louange à Dieu unique !

« Que de nombreuses bénédictions et le salut de Dieu soient sur notre maître, l'envoyé de Dieu !

« A tous les chefs des Beni Djennad et à tous leurs cherifs. Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu !

« Ensuite, nous avons reçu votre lettre ; vous prétendez être dans votre droit, tandis que le Sultan se serait écarté du sien à votre égard, en n'appuyant la demande qu'il vous a faite sur aucun argument tiré de la loi écrite, de la loi traditionnelle ou du sentiment unanime des docteurs musulmans sur la question.

« Cela est argument dérisoire et une insulte personnelle pour nous. Que Dieu nous garde de la détestable opinion que vous avez émise, le Sultan vous en tiendra compte. C'est lui qui observe rigoureusement les préceptes de la loi écrite, de la loi traditionnelle et le sentiment unanime des docteurs musulmans sur la question. Vous parlez de la loi écrite et de la loi traditionnelle, et vos actes sont en opposition avec leurs prescriptions ; si vous craignez Dieu et son prophète, obtempérez à l'ordre du Sultan et obéissez-lui au sujet de ce qu'il vous a demandé, peut-être alors que le Très-Haut vous accordera ses grâces et vous pardonnera votre mauvaise action.

« Vous devez, vous autres chefs, vous opposer à vos marabouts et ne pas suivre l'impulsion de vos tolbas qui sont des perturbateurs ; ce sont eux qui commettent des excès sur la terre et ne font aucune bonne action (Cor. chap. 27, vers. 49), ils prononcent de leurs lèvres ce qui n'est point dans leurs cœurs, mais Dieu connaît ce qu'il cachent (Cor. chap. 3, v. 161).

« L'abandon au Sultan des arbres qu'il vous demande, vous est obligatoire, parce qu'il a pour but l'assistance de la religion et l'assistance de la religion est un devoir sacré pour tout

« bon musulman, s'y refuser est un acte de mépris pour l'isla-
 « misme et Dieu abaisse quiconque y participe. Vous n'ignorez
 « point ce qui est dit dans les traditions du prophète au sujet de
 « l'obéissance due au Sultan. Il est dit dans le Schiha d'El-
 « Bokhari d'après Abi Hareira — que Dieu soit satisfait de lui,
 « que le prophète de Dieu, — que Dieu le comble de bénédic-
 « tions et lui accorde le salut — « celui qui m'obéit, obéit à Dieu,
 « celui qui me désobéit, désobéit à Dieu ; celui qui obéit au
 « Prince m'obéit, et celui qui lui désobéit me désobéit. » Il est
 « dit dans le même ouvrage, d'après Ibn Abbas, que le pro-
 « phète — que Dieu le comble de bénédictions et lui accorde le
 « salut, — a dit : « celui qui à se plaindre de son Prince, doit
 « prendre patience, car quiconque s'écartera d'un empan du
 « respect dû au Sultan, mourra dans l'ignorance des choses né-
 « cessaires au salut. » Les traditions à ce sujet sont nombreuses,
 « nous ne nous y étendrons pas davantage.

« Nous demandons à Dieu son assistance pour nous et pour
 « vous et de nous diriger par sa bonté et sa grâce dans la meil-
 « leure des voies. Que le salut soit sur vous, accompagné de la
 « miséricorde de Dieu et de sa bénédiction !

« De la part de l'honorable Sid Yahia Agha — Que Dieu le
 « fortifie et le protège, Amen. — De la part du pauvre devant
 « Dieu Très-Haut, Ahmed ben Salah el-Messiouri, — que Dieu
 « lui soit propice et lui accorde ses faveurs, Amen :

« Louange à Dieu qui a fait de l'amitié et de l'affection qu'il
 « inspire, une voie certaine pour obtenir la réussite des projets
 « qu'on médite.

« Que la bénédiction et le salut les plus complets soient sur
 « le Pasteur vertueux. Puisse-t-il obtenir par leur faveur le
 « succès et le bien ! — Que cette bénédiction soit aussi sur sa
 « famille et ses compagnons tant que la tourterelle roucoulera,
 « gémira et poussera ses lamentations, sur les branches qui unis-
 « sent le monde à Dieu.

« Ensuite, que le salut le plus complet accompagné de la
 « bienveillance divine la plus parfaite et la plus entière, soit sur
 « toute la djemaa des Beni Djennad et principalement sur les
 « Eulama, les cherifs et leurs chefs.

« La lettre que vous avez adressée à notre Prince et notre
 « seigneur Yahia Agha. — Que Dieu le fortifie et l'assiste —
 « lui est parvenue ; il nous a ordonné d'en prendre lecture et
 « d'y faire réponse.

« Nous commencerons par vous demander pourquoi vous n'avez
 « pas mis dans votre lettre la formule consacrée au prophète —
 « que Dieu le comble de ses bénédictions et lui accorde le salut
 « — quoique que ce fût pas la place qui manquât sur la feuille,
 « et pourquoi vous n'avez pas non plus adressé le salut au
 « Prince. Vous dites ensuite des paroles dont le sens implique-
 « rait que vous voulez avoir une entrevue avec nous pour exa-
 « miner ensemble la loi du prophète Mohamed, enseignée par la
 « loi écrite, la loi traditionnelle et le sentiment unanime des
 « docteurs musulmans sur la question. Cette prétention est de
 « votre part, un manque de respect, de l'ignorance réelle ou de
 « l'ignorance simulée, contre laquelle nous nous réfugions en
 « Dieu. Vous agissez comme si vous n'aviez pas entendu la pa-
 « role de Dieu — qu'il soit exalté et glorifié — « Nous n'avons
 « rien négligé dans le livre (Cor. chap. 6, vers. 38), » ni ce
 « qu'il dit encore : « Portez vos différends devant Dieu et devant
 « l'apôtre (Cor. chap. 4, vers. 62). » A Dieu ne plaise qu'il
 « existe quelque chose qui ne soit réglé par la loi écrite, la loi
 « traditionnelle ou par le sentiment unanime des docteurs mu-
 « sulmans sur la question ; tout s'y trouve. Combien ce que
 « vous avez dit est mauvais ! Réveillez-vous, sortez de votre né-
 « gligence.

« En appréciant la valeur de vos paroles, elles tournent contre
 « vous mêmes et alors il n'y a point d'empêchement à couper les
 « arbres pour faire des bois de construction. Au contraire, il
 « est obligatoire pour vos eulama, vos cherifs et vos chefs, de
 « vous ordonner d'en faire l'abandon au Prince et de les lui li-
 « vrer, car par là le feu de la guerre s'éteindra, but qui est
 « prescrit ; et cette condescendance est une suite de l'obéissance
 « due au Prince et prescrite par la loi écrite, la loi traditionnelle
 « et le sentiment unanime des docteurs musulmans sur la
 « question. C'est une chose incontestable et admise par tout
 « homme intelligent, aussi bien que par les savants.

« Vous dites ensuite que les arbres que nous demandons pour
 « bois de construction forment un des jardins où reposent les
 « hommes vertueux (les marabouts) et une des dernières de-
 « meures des saints. Nous répondrons à cela qu'en coupant ces
 « arbres on ne porte aucun préjudice aux marabouts et aux
 « saints. Au contraire, l'Imam El-Rezzali et ceux qui ont suivi
 « sa doctrine ont dit : « les racines des arbres et l'humidité
 « qu'elles amènent, sont nuisibles aux morts, il faut donc cou-
 « per les arbres » ; a plus forte raison, donc ceux qui ne sont
 « d'aucune utilité pour personne, mais qui sont au contraire
 « d'une immense utilité générale, pour nous aider contre nos
 « ennemis les infidèles, au sujet desquels Dieu Très-Haut a dit :
 « Mettez donc sur pied toutes les forces dont vous disposez, et de
 « forts escadrons pour intimider les ennemis de Dieu et les vô-
 « tres (Cor. chap. 8, vers. 62). »
 « En outre, il est obligatoire pour vos eulama et vos cherifs
 « de vous ordonner de faire ce qui est dans l'intérêt de votre
 « religion et de vos gens et de ne pas vous laisser suivre vos ins-
 « pirations, car Dieu Très-Haut a dit : « Si ce n'étaient les doc-
 « teurs et les prêtres, qui les empêchent de se livrer à l'impiété
 « dans leurs discours et aux choses illicites, quelles horreurs ne
 « commettraient-ils pas? (Cor. chap. 5, vers. 68) » Dieu a dit aussi :
 « Afin que vous deveniez un peuple appelant les autres au bien,
 « ordonnant les bonnes actions et défendant les mauvaises. (Cor.
 « chap. 3, vers. 100) » Dieu a dit encore : « Vous êtes le peuple
 « le plus excellent qui ait jamais surgi parmi les hommes, vous
 « ordonnez ce qui est bon et défendez ce qui est mauvais (Cor.
 « chap. 3, vers. 106). »
 « Mais tout cela ne vous servira pas, soit que vous manquiez
 « d'intelligence, soit parce que vous ne vous y conformez pas.
 « Que Dieu vous garde de l'épreuve qu'il peut vous infliger.
 « Vous niez être des rebelles et vous commettez des actes de
 « rébellion ; c'est un grand malheur. Si vous n'étiez pas des
 « rebelles, vous seriez venus trouver le Prince, vous lui auriez
 « parlé de vive voix, vous lui auriez exposé tous vos griefs, vous
 « ne l'auriez pas contraint à vous combattre, vous auriez prié
 « Dieu pour que le Prince fût bienveillant à votre égard, comme

« il est envers tous, car il est sincère et ne trompe personne,
« même un ennemi.

« Un savant, Si Cherif est venu le trouver, il lui a parlé et
« le Prince ne lui a rien dit qui pût le blesser. Tout le monde
« fait l'éloge de ce Prince, excepté seulement ceux qui se sont
« perdus eux-mêmes et que Dieu a abandonnés.

« Sachez que Dieu a dit à un prophète les paroles suivantes :
« Je suis Dieu, il n'y a d'autre Dieu que moi, je suis roi, les rois
« sont mes prophètes, celui qui m'obéira sera récompensé par
« eux, celui qui me désobéira sera puni par eux ; ne cherchez
« pas à les insulter, invoquez-moi, pour que je les rende bien-
« veillants à votre égard.

« Salut de la part du rédacteur de la présente, Ahmed ben
« Mhamed — que Dieu l'assiste, amen !

Les Beni Djennad restèrent sourds à ces exhortations et Hos-
sein Pacha, voyant qu'il n'obtiendrait rien de bonne volonté,
donna des ordres pour qu'on sévit contre eux. On commença
par arrêter tous les Beni Djennad au nombre de deux cents qui
servaient dans les villes comme hommes de peine ou comme do-
mestiques et on les mit au bagne ; en même temps le chaouch
Mohamed ben Kanoun fut envoyé avec les goums des Zmoul et des
Issers pour opérer une hazzia dans la plaine et il leur enleva quel-
ques bœufs de labour. Ce fut là le point de départ des hostilités.

Les Beni Djennad, qui avaient pour chef Haddouch Nbahâ (1)
du village d'Izarazen, entraînent dans leur parti leurs
alliés, les Beni Ouaguennoun, qui étaient commandés par
Ahmed Naït Yahia ; ces derniers avaient à se plaindre des impôts
relativement considérables qu'ils avaient à payer et des nom-
breuses corvées qui pesaient sur eux.

Les Beni Ouaguennoun, n'osant descendre en plaine, prirent
pour objectif de leurs attaques la petite tribu des Beni Tour, qui
était restée soumise et qui offrait une proie facile aux marau-
deurs des tribus insurgées. On fut obligé d'organiser à Berarot,
pour protéger les Beni Tour, une z mala de cavaliers dont on

(1) Les pouvoirs de ce chef n'existaient que lorsque la tribu était en
guerre soit contre les Turcs, soit contre les tribus du Sof Bou Adda.

donna le commandement à Ahmed bac... ; les Taourga durent aussi établir des postes de leur côté.

Cette situation se prolongea plusieurs années ; chaque printemps, les Turcs réunissaient des contingents indigènes composés principalement de cavaliers, pour détruire leurs récoltes, couper leurs figuiers et leurs oliviers, brûler leurs azibs, mais ceux-ci n'en continuaient pas moins à rester insoumis. C'est au printemps de 1825, que Yahia Agha organisa une colonne expéditionnaire pour en finir définitivement avec les Beni Ouaguennoun et les Beni Djennad. « Le dimanche, dixième jour de chaoual 1240 (29 mai 1825, dit le Tachrifat, Yahia Agha est parti avec un corps d'armée pour châtier les Beni Djennad qui se sont révoltés. « Puisse Dieu le rendre victorieux. »

La colonne se composait de 5 à 600 janissaires, d'une nombreuse cavalerie arabe et de quelques pièces de canon et mortiers ; elle alla établir son camp à Bordj Sebaou, où commandait alors le caïd Moustafa ben Hassen Softa (1).

La tribu des Beni Ouaguennoun, contre laquelle Yahia Agha dirigea d'abord ses opérations, compte environ 15,000 âmes ; elle est installée tout entière, à l'exception de la fraction des Oulad Aïssa Mimoun, dont nous parlerons plus loin, sur une ligne de montagnes, parallèle à la mer, d'une altitude moyenne de 800 mètres ; les villages un peu importants sont situés près de la crête, sur l'un ou l'autre versant. Le versant Sud, qui comprend les fractions d'Attouch, des Aït Msellem, d'Iaskren et d'afir est assez tourmenté, hérissé de pointes et d'escarpements rocheux ; cependant son accès n'offre pas trop de difficultés ; le versant Nord est très-boisé, coupé de ravins profonds ; le sol est couvert de broussailles très-serrées, semé de blocs de rochers et l'accès en est fort difficile pour une troupe. Ce versant est peu habité, il ne renferme que deux fractions, les Aït Saïd et les Cheurfa.

(1) Moustafa avait déjà été caïd du Sebaou ; il avait remplacé cette année même El-Hadj Hassen ben Habib, qui lui-même avait remplacé en 1238 (1822-3) le caïd Atman ben Hassen dont nous avons déjà parlé.

L'objectif de Yahia Agha était le village des Aït Saïd, qui se trouve à peu de distance de la crête principale, presque au fond d'un ravin qui porte le nom d'Ir'zer Hagga.

La fraction d'Attouch (qui comprend le village de Makouda ou Yahia avait subi un échec en 1819), était jusque là restée neutre et si elle voulait persister dans les mêmes dispositions, elle pouvait assurer à la colonne l'accès de la crête supérieure des Beni Ouaguennoun. Yahia se mit immédiatement en relation avec les marabouts de cette fraction, offrit un drapeau et un bœuf à chacune des zaouïas d'Attouch, de Makouda et de Tala Talor'art et il obtint non-seulement que la fraction ne serait pas hostile, mais encore qu'elle lui fournirait des contingents. Il gagna aussi à lui la tribu des Flissat el-Behar, ennemie acharnée de celle des Beni Ouaguennoun et qui était constamment en guerre avec elle.

L'Agha avait eu soin de ne pas laisser deviner ses projets en ne dessinant aucun mouvement, de sorte que les Kabyles ne sachant où il frapperait le premier coup, il avait des chances pour trouver moins de monde devant lui.

Yahia Agha partit un matin de Bordj Sebaou, passa au village d'El-Itana (Ameraoua Talita) et gagna la crête des Beni Ouaguennoun à Aïn el-Arba. Il se dirigea ensuite vers l'est le long de la crête, jusqu'à hauteur du contrefort sur le flanc duquel est situé le village des Aït Saïd ; c'est dans cette marche qu'il eut à combattre les contingents ennemis, il parvint à les refouler après une lutte longue et acharnée.

La colonne turque était arrivée à peu de distance des Aït Saïd, et elle marchait en bon ordre aux sons de sa musique, quand tout à coup on vit déboucher du côté de la mer une nombreuse colonne de Kabyles. Yahia, croyant que des renforts arrivaient à l'ennemi, arrêta sa colonne et il paraissait songer à battre en retraite, lorsqu'il vit les nouveaux venus ouvrir le feu sur les Aït Saïd ; c'étaient ses alliés les Flissat el-Behar qui arrivaient sur le théâtre de la lutte. Il reprit sa marche en avant et les malheureux Aït Saïd, enveloppés de tous côtés, coupés de leur ligne de retraite sur la forêt, se trouvèrent à la merci des vainqueurs qui en firent un affreux massacre ; les Turcs coupèrent

trois cents têtes et ils ramenèrent à Bordj Sebaou, outre leur butin, beaucoup de femmes et d'enfants qu'ils avaient fait prisonniers. Le combat avait duré depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil; dans cette lutte désespérée, la colonne de Yahia Agha avait éprouvé, elle aussi, des pertes très sensibles.

Les gens de Bordj Sebaou racontent que Yahia Agha autorisa des femmes des Beni Ouaguennoun à rechercher dans les têtes jetées pêle-mêle sur le sol, celles de leurs maris ou de leurs enfants et qu'il les leur laissa emporter pour leur rendre les derniers devoirs. Une partie de ces sanglants trophées, fut cependant réservée pour orner l'entrée de la porte appelée Bablie Djdid à Alger.

Après ce succès, Yahia résolut de tourner ses armes sur la fraction des Oulad Aïssa Mimoun. Comme nous l'avons dit, cette fraction n'est pas sur le même relief montagneux que le reste de la tribu, elle habite un gros mamelon arrondi, isolé, qui s'élève en face du Belloua en resserrant entre elles deux le zait du Sebaou. Ce mamelon, qui s'élève d'environ 700 mètres au-dessus de la plaine des Ameraoua, se relie à la crête des Beni Ouaguennoun par un col très bas, situé entre Tikobaïn et Afir. Cette montagne a des pentes très raides surtout sur le versant nord; le côté par lequel elle est le plus facilement accessible est celui de l'est, où on trouve la zmalâ de Tikobaïn. Yahia Agha eût peut-être dû attaquer de ce côté, où la possession de la zmalâ facilitait l'ascension de sa colonne; il préféra attaquer par le versant sud, où on voit étagés de nombreux villages. La colonne quitta son camp de Bordj Sebaou et alla s'installer à Sikh ou Meddour.

L'assaut des Ouled Aïssa Mimoun eut lieu par les villages d'Iguenan Amour et de Bou Souar; après un combat qui ne fut pas trop disputé, la colonne arriva jusqu'au village de Tahonout situé au sommet du massif montagneux des Oulad Aïssa Mimoun. On pouvait croire le succès assuré, mais la même indiscipline des contingents arabes qui avait déjà causé l'échec de Makouda, vint encore une fois changer le succès en défaite. Les cavaliers des goums ne purent résister à la tentation d'entrer dans les maisons kabyles bien bâties et respirant l'aisance, qui

garnissent tout ce côté de la montagne, pour s'y livrer au pillage. Les Kabyles reprirent bientôt l'avantage et dès que la colonne de Yahia Agha eut commencé à reculer sur ce terrain difficile, la retraite dégénéra en une débandade générale dans laquelle elle perdit beaucoup de monde.

Une troupe de cavaliers arabes s'engagea sur l'affreux chemin d'Iguenan Amour; qui est tracé sur le roc vif; les chevaux ne pouvant plus avancer, les cavaliers mirent pied à terre pour se sauver plus vite et les Kabyles restèrent maîtres de 40 chevaux qu'ils emmenèrent en triomphe.

Yahia Agha séjourna à Sikh ou Meddour pour attendre 80 chevaux qu'il avait demandés à Alger pour remplacer ceux qui avaient été tués ou pris. Le bach Saïs d'Hossein Pacha, qui a conduit ce convoi de chevaux à Sikh ou Meddour, nous a raconté que Yahia Agha était si irrité contre les goums arabes qui lui avaient fait manquer l'attaque des Oulad Aïssa Mimoun, que par son ordre, chaque cavalier démonté avant de recevoir un nouveau cheval, reçut préalablement la bastonnade.

Yahia Agha transporta son camp à Djebla, près de la zmaïa de Tikobaïni et il y prit quelques jours de repos, afin de réorganiser sa colonne. Il marcha ensuite sur la fraction d'Iaskren, qu'il enleva après un combat sanglant; une partie des villages de cette fraction furent incendiés.

Les Beni Ouaguennoun, y compris les Oulad Aïssa Mimoun vinrent alors lui faire leur soumission; ils payèrent l'amende qui leur fut imposée et rendirent les chevaux qu'ils avaient pris à Iguenan Amour; les femmes qui étaient retenues prisonnières à Bordj Sebaou, furent rendues à la liberté.

Yahia Agha venant d'avoir terminé avec les Beni Ouaguennoun, dirigea ses efforts sur les Beni Djennad et il entreprit l'attaque des villages d'Abizar et d'Izarazen ou Haddouch Nbaha. Il avait rassemblé de nombreux contingents. Ces villages qui ne comptent pas moins, à eux deux, de 3,250 habitants (1), sont situés à côté l'un de l'autre, à l'extrémité d'un contrefort rocheux qui

(1) Les Beni Djennad ont, en totalité, 45,700 habitants.

se détache dans la direction du sud de la crête principale des Beni Djennad, laquelle n'est que le prolongement vers l'est de celle des Beni Ouaguennoun. Le sol est coupé de ravins escarpés, semé de blocs de rochers, de broussailles, de bouquets d'oliviers ou de figuiers et la marche s'y trouve encore obstruée par les murailles en pierres sèches qui séparent les propriétés. C'est devant le village d'Abizar que le célèbre bey Mohamed ed-Debbah a éprouvé un échec en 1758 ; il l'avait attaqué par le côté le plus accessible, c'est-à-dire par les hauteurs, tandis que Yahia Agha voulait l'attaquer par le côté de la plaine. Il comptait beaucoup pour le succès sur son artillerie (1) ; il installa à Iril ou Zekkour, à Iril bou Drar, à Iril Adekei, des batteries de canons et de mortiers qui ouvrirent le feu sur les villages.

Les canons que les colonnes turques emportaient à dos de mulet dans leurs expéditions étaient en cuivre et beaucoup plus petits que nos pièces de montagne, leur tir était très défectueux et il ne produisait guère d'autre effet que du bruit, sur un ennemi qui ne se présentait jamais en masse, qui se dispersait et s'embusquait pour la fusillade et qu'on ne voyait devant soi qu'au moment de l'assaut. C'était la première fois que les Turcs employaient des mortiers en Kabylie, aussi, aux premières bombes qui tombèrent, les Kabyles se réunirent-ils curieusement autour, pour les voir tourner sur elles-mêmes par l'effet de la combustion de la fusée, mais ils ne furent pas longtemps à se corriger de leur curiosité.

Le combat, qui se prolongea toute la journée, n'eut aucun résultat et la colonne rentra dans son camp de Djebba.

Yahia pensant que les Beni Djennad devaient s'être groupés tous au point menacé, en dégarnissant les autres villages et que les villages un peu éloignés devaient être mal gardés, crut avantageux de faire une diversion sur un autre point de la tribu. Comme il était prompt à agir, aussitôt qu'il avait pris une réso-

(1) Le Khaznadar de Yahia Agha nous a affirmé que celui-ci avait à lui quatre chevaux spécialement dressés à ce service, qui portaient chacun un petit canon. On se servait de ces canons chargés à mitraille pour éloigner la cavalerie ennemie dans les retraites.

lution, il envoya la nuit même, sur le village de Tala Ntegana, distant d'environ 13 kilomètres, son chaouch Mohamed ben Kanoun, avec une partie des goums et 500 fantassins pris parmi les Janissaires et parmi les contingents à pied des Zimoul.

Malheureusement pour le succès de l'opération, dans l'obscurité de la nuit on se trompa de chemin, les fantassins turcs montèrent sur Azrou Mezguen avec l'artillerie, tandis que les cavaliers et fantassins arabes se dirigeaient sur Tala Ntegana. Des deux côtés, les Kabyles faisaient bonne garde ; il y avait dans les villages des contingents des Beni Flik et des Zerkhfaoua.

Dans le premier moment de surprise, les cavaliers arabes purent pénétrer dans le village de Tala Ntegana et ils s'avancèrent jusqu'à la djama ou doukar, pendant que la population effrayée se hâtait d'emporter tout ce qu'elle pouvait pour le sauver du pillage ; mais ce succès ne fut pas de longue durée, les Kabyles revinrent à la charge et après une lutte très vive ils parvinrent à repousser les assaillants, qui perdirent une quarantaine d'hommes. Dans ce combat, le fils du caïd des Beni Djad fut blessé et tomba du cheval ; les Kabyles le firent prisonnier et s'emparèrent de sa monture. Le malheureux père offrit aux Kabyles, pour sauver son fils, de leur donner son poids d'or, mais ils furent sans pitié et ils le passèrent par les armes.

Les soldats turcs qui étaient montés à Azrou Mezguen, avaient pénétré dans 4 ou 5 maisons qu'ils se mirent à piller, mais ils se virent bientôt enveloppés par les Kabyles, et obligés de se frayer un chemin pour rejoindre les goums ; une vingtaine de Turcs furent tués et les Kabyles purent s'emparer des cadavres de quatre d'entre eux ; beaucoup de soldats abandonnèrent leurs armes et leur équipement. Les Janissaires avaient violé dans cette circonstance une des prescriptions de leur règlement qui était maintenue avec le plus de rigueur ; elle défendait sous peine de mort aux soldats de se livrer au pillage pendant un combat.

Mohamed ben Kanoun rejoignit avec sa troupe le camp de Djebba.

Dans la journée, les Beni Djennad élevèrent un bûcher à Azrou Mezguen et ils y brûlèrent les cadavres des soldats turcs

qui étaient restés entre leurs mains. (1) On enterra sans les brûler les cavaliers arabes tués à Tala Ntegana, que leurs compagnons n'avaient pas eu le temps d'emporter.

Les Kabyles avaient perdu de leur côté une trentaine d'hommes.

Yahia Agha avait renouvelé, sans plus de succès, son attaque contre Abizar et Zarazen ; s'obstinant dans son entreprise, il resta pendant 25 jours devant ces deux villages, tantôt les canonnant avec son artillerie, tantôt lançant ses troupes à l'assaut. En même temps, il faisait couper les figuiers et les oliviers qui étaient à sa portée et détruire les récoltes, qui étaient cette année là fort belles. Tout fut inutile, il dut s'avouer vaincu et il rentra à Alger avec sa colonne, laissant seulement dans le haut Sebaou, pour contenir les Beni Djennad, une partie des goums, sous le commandement de Ben Kanoun.

Pendant quelques jours, ces goums attendirent l'occasion de surprendre les Beni Djennad, mais ceux-ci faisaient bonne garde et la situation menaçait de se prolonger indéfiniment. Mohamed ben Kanoun usa alors de ruse ; il partit avec son goum et se retira dans ses propriétés des Issers, laissant croire aux Beni Djennad qu'il avait renoncé à les surveiller ; il apprit bientôt que ceux-ci se croyant débarrassés de leurs ennemis, envoyaient leurs troupeaux pacager dans la plaine en les gardant seulement au moyen de quelques postes. Sans avoir prévenu personne de son projet, de peur d'être dénoncé aux Beni Djennad, il partit un jour avec cinquante des meilleurs cavaliers des Issers, et, tout en marchant rapidement, il grossissait son goum des cavaliers des zmalas qui se trouvaient sur son chemin ; il tomba alors sur les Beni Djennad auprès de Taguercift, leur coupa quinze têtes, fit deux prisonniers et enleva tous les troupeaux de ce village.

Ce petit succès ne pouvait rien changer aux dispositions de la tribu et le gouvernement turc désespérant de rien obtenir des

(1) Beaucoup d'indigènes affirment que les Turcs faits prisonniers à Azrou Mezguen dans les maisons qu'ils pillaient, furent brûlés vifs ainsi que le fils du caïd des Beni Djad. Nous avons adopté la version donnée par les gens de Tala Ntegana.

Beni Djennad et désirant mettre les tribus soumises à l'abri de leurs incursions, se décida à traiter avec eux. Mohamed ben Kanoun fut envoyé avec pleins pouvoirs pour régler les conditions de la paix. Il se mit en relation avec Haddouch Nbaha et avec les grands de la tribu et il lui fut d'autant plus facile de tomber d'accord avec eux, qu'il n'exigeait rien des Beni Djennad, qui étaient exemptés d'impôts et de corvées et que ceux-ci y gagnaient de pouvoir labourer en toute sécurité dans la plaine et d'y faire pacager leurs troupeaux.

Une réunion eut lieu à Tirilt-Taferhat, à laquelle assistèrent d'une part Mohamed ben Kanoun, le caïd du Sebaou, Moustafa ben Hassen Softa, Oubadji, cheikh de Tamda et les principaux notables des Améraoua ; d'autre part, Haddouch Nbaha et les représentants de toutes les fractions des Beni Djennad.

La paix fut proclamée et on la consacra, selon l'usage, par une décharge générale des armes à feu ; les cavaliers des deux partis se livrèrent ensemble à des jeux équestres (1) et on se sépara.

Les délégués des diverses fractions des Beni Djennad, au nombre de dix, allèrent à Alger où ils furent très bien reçus et on leur donna des burnous rouges. Haddouch Nbaha refusa d'abord de se rendre dans cette ville, craignant de tomber dans un guet-à-pens, il finit cependant par s'y décider et il retourna à son pays comblé de présents.

Quelque temps avant l'expédition des Beni Djennad, les tribus situées entre l'oued Beni Aïssi et l'oued Bougdoura s'étaient mises en état d'insoumission et avaient refusé la lezma. L'origine de tout cela avait été le pillage par les Beni Khalifa, d'une caravane de douze mulets de Blida, qui avaient été acheter de l'huile au village de Bou Hinoun ; un des muletiers avait été tué. Les gens de Bou Hinoun, soutenus par les Améraoua avaient voulu venger leur anaïa violée, mais toutes les tribus de ce pâtre montagneux s'étaient liguées contre eux, avaient attaqué Bou Hi-

(1) Les Beni Djennad avaient à cette époque environ 80 chevaux de selle ; ils n'ont plus aujourd'hui que quelques juments, pour l'élève de la race mulassière.

noun, l'avaient pillé et avaient forcé les habitants à se disperser.

Yahia devait marcher contre ces tribus à son retour des Beni Djennad, mais l'échec qu'il éprouva fit changer ses résolutions : il se contenta de négocier et il parvint à rétablir la paix par l'intermédiaire des marabouts et des notables des tribus insoumises.

En rentrant à Alger après son expédition contre les Beni Djennad, Yahia Agha avait été assez mal reçu par Hossein Pacha ; l'influence extraordinaire que l'Agha avait su prendre sur les tribus arabes avait fait des jaloux et il avait à côté du Pacha un ennemi intime, qui ne manquait aucune occasion de lui nuire dans l'esprit de ce dernier ; c'était le kheznadji Brahim, qui avait été nommé depuis peu de temps à ces fonctions en remplacement de Raïs Ahmed ben Mohamed. Ce dernier, homme très âgé, n'avait pu continuer à remplir cette charge, qui était regardée comme la plus importante du gouvernement de la régence.

Il est nécessaire que nous disions quelques mots sur l'origine de cette inimitié. El-Hadj Ahmed ben Mohamed Cherif, qui plus tard devait devenir célèbre comme bey de Constantine, avait été d'abord khalifa des beys Ahmed el-Mamelouk, Mhamed el-Mili et Braham el-R'arbi. En 1819, sous le commandement de ce dernier, il avait été révoqué de ses fonctions et obligé de s'enfuir nuitamment de Constantine ; il s'était réfugié à Alger et il avait ensuite été interné à Blida. El-Hadj Ahmed faisait tous ses efforts pour rentrer en grâce auprès du Pacha et il avait cherché, dans ce but, à obtenir la protection de Yahia Agha. Lorsque était survenu le tremblement de terre du 25 janvier 1825, qui renversa une partie de la ville de Blida, Yahia s'y était transporté immédiatement avec quelques troupes, pour recueillir les blessés et retirer les morts de dessous les décombres ; puis il était allé dans les Matmata et les Beni Zougzoug couper les bois nécessaires à la reconstruction de la ville et il avait fait bâtir une nouvelle ville au-dessous de l'ancienne, sans doute dans le but d'éviter de déblayer les ruines des maisons détruites. Pendant le

temps que dura ce travail, El-Hadj Ahmed avait fait une cour assidue à l'Agha, il lui avait envoyé de magnifiques présents, chevaux, armes, vêtements de luxe, levriers, etc. ; tous les jours ou tous les deux jours, il lui avait envoyé une *diffa* composée des mets les plus recherchés, le considérant comme son hôte. Yahia avait tout accepté par politesse, mais il était resté inflexible et il n'avait rien fait en faveur d'El-Hadj Ahmed. Ce dernier profondément humilié avait conçu contre lui une haine implacable, dont nous verrons plus tard les effets. La nomination de Brahim comme *kheznadji* était favorable à ses projets de vengeance, car ce dernier avait été son *chaouch* lorsqu'il était *khalifa* du bey de Constantine ; il était resté dévoué à ses intérêts et il avait été facile de lui faire partager sa haine contre Yahia. Ce nouvel ennemi était d'autant plus redoutable, que ses fonctions le mettaient en rapports constants avec le Pacha.

Brahim Kheznadji était parvenu peu à peu à inspirer à Hossein Pacha des sentiments de méfiance contre Yahia, pour lequel il avait toujours eu une véritable amitié, en le représentant comme un ambitieux qui cherchait à se faire un parti dans la population arabe, pour le renverser du pouvoir.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, Hossein Pacha s'occupait activement de mettre la côte en état de défense depuis Sidi Ferruch jusqu'au cap de Matifou ; Yahia Agha fut particulièrement chargé de la reconstruction du fort d'El-Harrach (Maison-Carrée). Ce fort avait été construit en 1721 par le dey Mhamed Effendi, pour empêcher un débarquement à l'embouchure de l'Harrach, ou du moins, pour servir de point d'appui aux contingents arabes et kabyles qu'on appelait toujours à Alger lorsque la ville était menacée d'une attaque par les puissances européennes. Peyssonnel signale l'existence de ce fort dans sa lettre du 1^{er} octobre 1725 : « la rade, dit-il, est défendue par plusieurs forts. On trouve du côté de l'est, à quatre lieues de distance de la ville, un fort de vingt pièces de canon, bâti sur la pointe du cap Matifou, qui défend le mouillage qu'il y a de ce côté là. Au fond de la rade, près de la rivière de l'Harrach, il y en a un autre à peu près de même force ; on en trouve un troisième à un quart de lieue de la ville, et un

« quatrième près de la porte de Bab-Azoun, au sud de la ville (1). »

Yahia Agha reconstruisit le fort d'El-Harrach dans des proportions beaucoup plus vastes qu'auparavant, afin d'y installer des magasins pour les approvisionnements et le matériel de guerre nécessaires aux colonnes expéditionnaires. Jusque là, les colonnes allant en expédition se réunissaient toujours au Djenan el-Agha (aujourd'hui villa Clauzel) et il n'y avait pas autour de cette construction l'espace nécessaire pour le campement des nombreux goums arabes qui étaient convoqués pour accompagner les colonnes.

Au mois de juillet 1826, le bey de Constantine Mhamed Manamanni, qui était venu à Alger apporter le dennouche, fut révoqué de ses fonctions ; le kheznadji dont l'influence avait éclipsé celle de Yahia Agha, fit nommer à sa place El-Hadj Ahmed ben Mohamed Cherif, qui d'ailleurs avait les qualités nécessaires pour rétablir l'ordre dans un pays déchiré par des luttes continuelles et pour remettre les finances en état. Ce fut Yahia Agha qui fut chargé d'aller installer le nouveau bey dans ce commandement ; il eut aussi la mission de parcourir la province de Constantine à la tête d'une colonne, pour étudier ses ressources et ses besoins. Cette mission était-elle un prétexte pour éloigner l'Agha pendant quelque temps d'Alger ? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, Yahia et El-Hadj Ahmed partirent par la route des Ammal et du Hamza, traversèrent l'Ouennoura et visitèrent en détail le pays des Zemoura des Chira, de Sétif, des Oulad Abd en-Nour et des Oulad Soltan, sans rencontrer d'obstacle (1). Dans le Bellezma, il fallut faire usage de la force pour soumettre les populations belliqueuses qui l'habitent.

L'Agha et le Bey se rendirent ensuite à Bône, puis ils allèrent faire leur entrée dans Constantine.

(1) Il n'est pas question du fort d'El-Harrach dans les relations sur le débarquement d'Oreilly en 1775, peut-être était-il déjà en ruines à cette époque. Il y aurait à rechercher si Yahia Agha a reconstruit le fort sur son ancien emplacement.

(2) Voir l'histoire de Constantine sous la domination turque de M. Vayssettes.

Pendant cette tournée, Yahia avait fait régler toutes les questions qui pouvaient amener des conflits, avait réprimé les abus et fait rentrer les impôts en retard. Toutes les notabilités indigènes qui avaient à craindre la vengeance du nouveau bey, connaissant le caractère bienveillant et généreux de l'Agha, vinrent à lui pour se mettre sous sa protection et pour le prier de les recommander à El-Hadj Ahmed, ce qu'il fit volontiers. El-Hadj Ahmed qui à ses qualités remarquables joignait un caractère vindicatif et cruel, voyant sa vengeance lui échapper, sentit redoubler sa haine contre l'Agha.

L'hiver commençant à approcher, Yahia Agha reprit le chemin d'Alger avec sa colonne.

L'année 1827 où eut lieu la rupture de la Régence avec la France, fut consacrée à la continuation des travaux de défense de la côte. Yahia Agha acheva la construction du fort d'El-Harrach et il l'arma de canons.

« Dans cette même année, 1827 (1), et bien que l'époque du denouche du printemps ne fut pas encore arrivée, El-Hadj Ahmed demanda au Pacha la permission de se rendre en personne à Alger, pour y faire, par anticipation, le versement du tribut.

« Cette autorisation, comme bien on pense lui fut accordée sans peine et il arriva à la cour du pacha, accompagné des personnages les plus marquants de la province et les mains pleines de présents magnifiques pour son illustre maître et pour ses vizirs. Hussein émerveillé lui exprima, dans les termes les plus flatteurs, sa joie et son contentement, et lui renouvela la pleine confirmation des pouvoirs dont il l'avait précédemment investi. »

El-Hadj Ahmed n'avait pas oublié sa vengeance, il demanda une audience secrète au Pacha et là, il lui exposa qu'en dehors d'Alger, le véritable maître était l'Agha et non le Pacha qu'on connaissait à peine, que dans le voyage qu'il avait fait avec Yahia l'année précédente il avait été témoin du pouvoir qu'il avait sur les Arabes et il ajouta que Yahia n'avait d'autre but, en se créant

(1) Extrait de cette même histoire de Constantine.

un parti puissant chez les indigènes, que de le renverser pour se mettre à sa place et que le fort d'El-Harrach qu'il avait bâti avec tant de soin et armé de canons, était une citadelle qu'il s'était construite pour lui résister en cas d'échec.

Ces discours firent une grande impression sur Hossein Pacha, néanmoins il ne put encore se décider à user de rigueur envers un homme qui avait été son ami et à la loyauté duquel il croyait encore.

El-Hadj Ahmed tira parti des bonnes dispositions du Pacha à son égard, en se faisant autoriser à châtier quelques-unes des familles les plus influentes de son commandement, qui entravaient, disait-il, la marche de son gouvernement, mais qu'il n'osait punir parce qu'elles s'étaient placées sous la protection de Yahia Agha. Le Pacha lui donna toute liberté d'agir ; aussi, à peine était-il arrivé à Constantine, qu'il faisait arrêter tous les personnages qui s'étaient attiré sa vengeance et qu'il leur faisait trancher la tête.

Le kheznadji Brahim, comprenant qu'il fallait des faits pour amener Hossein Pacha à croire à la trahison de Yahia Agha, organisa un complot pour le perdre définitivement.

A cette époque des postes composés de janissaires étaient installés dans les batteries et les forts de la côte ; Yahia Agha avait reçu la mission de pourvoir à leurs besoins et il avait chargé le caïd Aomar de faire les distributions sur les différents points et de veiller à ce que rien ne manquât aux garnisons. Le kheznadji à force d'argent et de promesses, réussit à corrompre cet agent. Bientôt le Pacha fut assailli de plaintes contre la mauvaise qualité des denrées mises en distribution ; le kheznadji eut soin d'insinuer que Yahia cherchait à mécontenter la milice pour la soulever contre le Dey victime ordinaire de ses révoltes.

Pour en avoir le cœur net, Hossein se fit un jour apporter un échantillon des vivres distribués ; on lui en présenta deux paniers et il constata que ce n'étaient que des denrées avariées, qu'on ne pouvait décemment offrir comme nourriture à des soldats. Yahia Agha qui était présent, resta stupéfait, il comprit qu'il avait été trahi et il ne répondit pas un seul mot aux reproches du Pacha.

Quelques jours après, il était révoqué et il se retirait dans sa campagne appelée Djenan bou Kandoura (aujourd'hui pensionnat du Sacré-Cœur à Mustapha-Supérieur) (1). Son emploi fut donné à Brahim ben Ali, gendre du Pacha.

Nous n'avons pas la date exacte de la révocation de Yahia, mais nous pensons qu'elle a été prononcée dans les premiers jours de février 1828 ; nous avons en effet entre les mains deux documents écrits l'un par Yahia Agha, l'autre par son successeur Brahim Agha ; le premier est daté du milieu de redjeb 1243, le second des derniers jours de redjeb 1243, c'est donc dans la deuxième moitié de ce mois que l'on doit placer la nomination de Brahim Agha. Cette période correspond, comme nous l'avons dit, aux premiers jours de février 1828. (2).

On ne tarda pas à trouver que Yahia était trop près d'Alger ; on craignait son influence sur les janissaires, desquels il était généralement aimé et Hossein l'interna à Blida, dans une campagne qu'il possédait près de cette ville.

Yahia y reçut la visite de beaucoup de notabilités indigènes qui vinrent lui présenter leurs condoléances ; il paraît même qu'on lui offrit de le soutenir, s'il voulait se mettre en révolte contre le gouvernement d'Alger, et qu'il repoussa ces offres.

Le kheznadji, qui se faisait tenir au courant de tous les faits et gestes de l'ancien agha, par le hakem de Blida, eut connaissance de ces visites et il représenta à Hossein Pacha que tant que cet homme vivrait, il n'y aurait pas de sécurité pour le gouvernement.

Hossein Pacha résolut la mort de son ancien ami (3). Son gen-

(1) Yahia avait une maison à Alger dans le quartier d'Ibn Gaour Ali (place Randon), il en faisait construire une autre dans le quartier de Bir Djebbah (rue du Palmier) qu'il n'eut pas le temps d'achever.

(2) Dans l'article de la *Revue africaine*, intitulé les Casernes de janissaires, à Alger (4^e volume), il est fait mention d'une inscription qui tendrait à faire croire que Brahim était Agha des Arabes en 1242 (1826-27). Nous maintenons néanmoins la date de 1243 qui est celle que nous avons vue invariablement sur les lettres portant le cachet de cet agha.

(3) On raconte qu'Hossein Pacha et Yahia Agha avant d'arriver au pouvoir s'étaient liés par un pacte d'après lequel ils s'étaient juré réci-

dre Brahim Agha ayant refusé de donner les ordres pour son exécution il les donna lui-même.

Lorsque Yahia vit arriver chez lui le Mezouar, accompagné de quatre hares, il comprit de suite le sort qui l'attendait et il pria les envoyés du Pacha de l'attendre quelques instants sur le péristyle. Il alla faire ses adieux à sa famille, fit ses ablutions et sa dernière prière, puis il vint s'offrir aux exécuteurs qui lui passèrent au cou un cordon de soie savonné et l'étranglèrent.

Ainsi mourut un des hommes les plus remarquables de l'époque turque, le seul, à coup sûr, qui ait su se faire estimer et aimer de ses administrés indigènes.

Lorsque le Mezouar vint rendre compte à Hossein Pacha de l'exécution de ses ordres, celui-ci ne put retenir ses larmes.

Yahia avait épousé, lorsqu'il était caïd de Boufarik, la fille de Si Ali Oulid el-Hadj el-Mahdi, khiati ; elle était morte sans lui laisser de descendance. Il avait épousé ensuite la fille de Ben Kheznadji, d'une famille très connue à Alger ; il en eut un fils qui est décédé et une fille qui existe encore, elle est mariée à Alger à un nommé El-Hadj Mohamed Oulid el-Agha.

Après être arrivé à la dignité d'Agha, Yahia avait fait venir de Roumélie ses deux neveux, Hassen et Amin ; le premier épousa une fille d'Hossein Pacha, le second une fille du Khodja el-Khil. Après la disgrâce de Yahia, le Pacha fit prononcer le divorce entre sa fille et Hassen.

N. ROBIN.

proquement fidélité, s'engageant à ne jamais rien faire contre la vie l'un de l'autre. Lorsqu'Hossein voulut faire périr Yahia il eut des scrupules de conscience et il consulta une assemblée de jurisconsultes pour savoir si la conduite de Yahia, lorsqu'il avait donné de mauvaises denrées aux janissaires pour les faire révolter, ne le dégageait pas de son serment. Comme on le pense bien, l'assemblée répondit affirmativement.